



5^{ème} Festival du film sur la ruralité

À TRAVERS CHAMPS

DU 2 AU 26 MARS 2016

ROCHFORT, MARCHE, BEAURAING, DURBUY, CINEY,
FORZÉE, DINANT, MALAGNE, NASSOGNE



The Grapes of Wrath

Les Raisins de la colère

John Ford

1940 - Etat Unis - 130' - mémoire - fiction

Centre culturel de Rochefort



Un jeune homme rentre à la ferme familiale en Oklahoma, après avoir purgé une peine de quatre ans de prison pour homicide involontaire. La Grande Dépression sévit alors et comme beaucoup d'autres fermiers, sa famille est chassée de son exploitation. Ensemble, ils partent à travers le pays dans l'espoir de trouver, un jour, du travail en Californie. C'est le début d'un périple éprouvant, de camps de réfugiés en bidonvilles de fortunes, dans une Amérique en proie à la misère et à l'oppression...

Extra

À partir de 18h : repas

La ligne de fuite

«Partir, s'évader, c'est tracer une ligne. L'objet le plus haut de la littérature, suivant Lawrence : «partir, partir, s'évader... traverser l'horizon, pénétrer dans une autre vie... C'est ainsi que Melville se retrouve au milieu du Pacifique, il a vraiment passé la ligne d'horizon. La ligne de fuite est une déterritorialisation pour un devenir autre.

Dans ce sens, fuir ce n'est pas du tout renoncer aux actions, rien de plus actif qu'une fuite. C'est le contraire de l'imaginaire. C'est aussi bien faire fuir, pas forcément les autres, mais faire fuir quelque chose, faire fuir un système comme on crève un tuyau (...) Fuir, c'est produire du réel, créer de la vie (...) Fuir, c'est tracer une ligne, des lignes, tout une cartographie.

Mais ici, les cartes sont des cartes d'intensités, la géographie n'est pas moins mentale et corporelle que physique en mouvement.»

Gilles Deleuze - Dialogues

Double mouvement

Le film «Les Raisins de la colère» réalisé en 1940 par John Ford d'après le roman de John Steinbeck publié en 1939, opère d'après des lignes géographiques : la fuite de la famille Joad -avec qui nous avançons dans le film- sur la route 66 vers la Californie, la traversée d'espaces de nature géographique différente, villes, déserts, campements... en même temps que le trajet

de la conscience du personnage principal, Tom Joad (Henry Fonda) découvrant l'Amérique de la grande dépression, l'économie nouvelle en train de se mettre en place et la fracture sociale qui en découle.

J'ai proposé ce film parce qu'il fait écho à ce que vivent aujourd'hui la plupart de nos agriculteurs et plus particulièrement les producteurs de lait. «Les Raisins de la colère» est un film d'une actualité brûlante. Il montre la brisure existentielle de ces gens qui sont chassés des terres qu'ils ont travaillées de père en fils sur plusieurs générations. Il les montre jetés sur les routes, de plus en plus affamés, condamnés à l'errance. Et ce, au nom d'un système économique réticulaire, impersonnel, sans visage, destructeur de l'humain. «Alors, on tire sur qui ?» crie un protagoniste du film, fusil à la main, face au tracteur d'acier venu raser sa frêle habitation de bois !

En voyant ces images, je ne peux pas m'empêcher de penser à ces fils d'agriculteurs d'aujourd'hui, de nos régions, quine peuvent pas reprendre l'exploitation familiale -alors qu'ils le voudraient- ou à ces pères contraints de l'abandonner,

de rompre le fil jusqu'ici tenu, faute de moyens financiers ou rebelles à un formatage imposé qui nie ce qu'il y a de plus beau, de plus singulier dans leur savoir-faire.

«Les Raisins de la colère» montre la révolte des fermiers face au Monstre, leur colère retenue, sans

cesse refoulée; ce qui les pousse à de nouveaux départs, de nouveaux espoirs, de nouveaux combats, à de nouvelles lignes de fuite.

«Dans l'âme des gens, les raisins de la colère se gonflent et mûrissent, annonçant les vendanges prochaines».

Extrait du livre de Steinbeck

Et puis, il y a l'écriture de ce film, son découpage qui confère au spectateur une position d'observateur proche ou lointain, des images d'une extraordinaire modernité qui, déjà, jouent sur les différents types de hors-champs; une écriture qui parvient à saisir l'éveil d'une conscience, le trajet d'une connaissance.

Le film débute par l'image d'une route (la route 66) qui fuit à l'infini dans un espace ouvert. Sur cette route un homme marche tranquillement en se dirigeant vers nous comme s'il venait d'un ailleurs lointain, comme si, dès le début de cette histoire, il venait de franchir une nouvelle ligne. Puis, proche de nous, l'homme arrive à un carrefour. Il y trouve un camion à l'arrêt, prêt à partir. L'homme y monte et nous emmène sur sa nouvelle ligne de fuite qui est en fait celle de son retour chez lui, dans sa famille, après quatre années de prison. Quatre années d'absence au monde et aux siens.



© Jean-Jacques Andrien
Le grand paysage «d'Alexis Droeven»

Jean-Jacques Andrien,
Cinéaste
et parrain «d'À travers
champs»
Écrit le 13 février 2016.